

L'expérience du doute

Douter, ce n'est pas devenir un sceptique et ne plus croire à rien, mais au contraire, c'est s'assurer du fondement le plus solide qui soit. Démonstration et mise en pratique avec René Descartes.

Nous n'abordons ici qu'un auteur (René Descartes, 1596-1650) et une œuvre (*Méditations métaphysiques*). Et dans cette œuvre seulement les deux premières pages de la première des six méditations...

Bref, il ne s'agit pas de faire un cours sur Descartes qui permettrait de cerner l'essentiel de sa « philosophie », mais de faire avec lui une expérience de pensée : celle du doute radical.

Ce doute est radical parce qu'il ne s'agit pas simplement de se rappeler les bonnes raisons que nous aurions de douter ou les choses dont il serait raisonnable de douter (comme de l'existence d'un saint Nicolas déposant des joujoux à nos bambins en passant par nos cheminées), mais de refuser par principe d'accorder le moindre crédit à une chose qui peut nous abuser parfois. Ainsi, par exemple, si quelqu'un m'a menti une fois, je décide de douter radicalement en faisant l'hypothèse qu'il peut me mentir toujours. Si Descartes procède ainsi, c'est pour contrebalancer la puissance des préjugés qui nous habitent. Nous avons tendance à croire sans vérification systématique, à accorder une confiance rapide ou sans limites, à nous appuyer sur notre certitude intime comme si elle suffisait à nous assurer que ce que nous pensons est vrai. Bref, nous nous trompons souvent, sans en être même conscients. Et notre savoir ressemble à un château de cartes bien instable. Descartes utilise la méthode du doute radical pour déraciner ces tendances « naturelles ». Sa tactique ? Affirmer l'inverse de ce que je crois naturellement. Je crois que j'ai un corps, par exemple,



— Gaëlle Jeanmart

Il y a quelque temps déjà que je me suis aperçu que, dès mes premières années, j'avais reçu quantité de fausses opinions pour véritables, et que ce que j'ai depuis fondé sur des principes si mal assurés, ne pouvait être que fort douteux et incertain.

(Première phrase de la première des *Méditations métaphysiques*)

que ces mains avec lesquelles je tape ce texte sont bien les « miennes ». Mais peut-être cette certitude est-elle trompeuse ? L'amputé ne croit-il pas avoir un membre en réalité perdu ? Je vais donc faire l'hypothèse que ce corps-ci n'est pas le mien, et que je suis peut-être comme l'amputé qui croit au membre fantôme.

Cette radicalité a un objectif spécifique : atteindre la certitude absolue, *indubitable*. Autrement dit, douter ce n'est pas devenir un sceptique et ne plus croire à rien, mais au contraire, s'assurer du fondement le plus solide qui soit. Le doute est la méthode de la certitude rationnelle ; le doute radical, celle de la certitude absolue.

Le doute : une paranoïa très cartésienne ?

Il y a quatre étapes dans le doute cartésien, quatre outils pour douter méthodiquement (que l'on pourrait donc emprunter à Descartes, comme on emprunte un tournevis à son voisin, là pour resserrer une vis, ici pour apprendre à douter avec lui et en ressortir plus certain de ce qui résiste à l'opération) :

- On peut commencer par douter de ce qu'on a appris à l'école et ailleurs. Il est évident que, parmi ces choses apprises, il y en a qui sont fort douteuses ou tout à fait fausses. Ce que j'écris là sur Descartes et sur ses *Méditations métaphysiques* est peut-être inexact...

- On peut ensuite douter des sens - c'est une étape importante parce que les sens sont pour nous une source fondamentale de connaissances. Ce qu'on voit, touche, sent, goûte et entend fonde beaucoup de nos certitudes, qui sont du coup mal assurées, dans la mesure où il est effectivement déjà arrivé que les sens nous trompent. La paille que j'aperçois tordue dans mon verre ne l'est pas : la vue me trompe (et parfois mes autres sens aussi, quand j'ai une illusion auditive, que je ne goûte plus le sel et que je souffre d'anosmie sous l'effet d'un certain virus, par exemple).

- Parmi les choses qui nous viennent des sens, il y a pourtant une chose qui paraît indubitable : que je sois bien assise à cette table, devant cet écran d'ordinateur, dans cette pièce à écrire cet article. Mais cette certitude peut être remise en cause par l'hypothèse du rêve. Il m'est déjà arrivé de croire vraie une situation ou réel un acte que je posais, mais au réveil, je me rendais compte que ce n'était qu'un rêve. Qu'est-ce qui peut m'assurer en toute certitude que je ne suis pas en train de rêver que j'écris cet article (et que vous le trouvez super, tant qu'on y est !)

- Cependant, admettons même que je rêve, est-ce qu'il n'en reste pas moins que $2+3=5$? Les certitudes mathématiques résisteraient-elles donc à l'érosion du doute ? Que nenni ! Et Descartes sort ici l'artillerie lourde : l'hypothèse du « Malin Génie »... Le Malin Génie, c'est un dieu trompeur (il faut entendre « malin » au sens de « mauvais ») qui souhaiterait m'abuser à chaque fois que je crois que le carré a quatre côtés ou que $2+3=5$. Ce serait lui qui

me conduirait à croire que les maths sont indubitables... Les savoirs de l'école, les données des sens, le fait d'avoir un corps, et les certitudes mathématiques : voilà les quatre objets mis en doute dans cette opération de paranoïa systématique. Et les outils du doute sont la généralisation (ce qui me trompe une fois peut m'abuser toujours) ; l'hypothèse du rêve ou de la folie (ce je crois à l'évidence n'est peut-être que le fruit d'un rêve ou les convictions d'un fou) et l'hypothèse du Malin Génie (un dieu cherche à me tromper en donnant à mes raisonnements l'allure du certain, du parfaitement logique, du totalement évident).

Aussi « cartésien » que Descartes ?

Si Descartes passe par là, c'est pour refonder les sciences, rien de moins. Et quand on parle de « cartésien », c'est en référence à ce projet : fonder les sciences en certitude, de façon méthodique, pour garantir l'accès à la vérité. Mais pourquoi referait-on cette expérience du doute radical aujourd'hui, à notre niveau (et sans prétendre refonder les sciences...) ? On est tous ballottés entre deux tendances : avoir des certitudes, qui s'avèrent fragiles, fausses ou partielles, et quand on le constate, basculer dans le scepticisme (on pense alors que « rien n'est vrai », que « chacun a sa vérité », qu'il n'y a « aucune vérité absolue »). L'enjeu de l'expérience du doute radical, c'est de faire une sorte de nettoyage méthodique de ses certitudes subjectives, pour déterminer ce sur quoi on peut compter vraiment. Quel est le sol stable qui peut nous permettre de bâtir un édifice de connaissances assurées, plutôt que de nous faire osciller inconfortablement du préjugé au scepticisme ?

Cet exercice se fait en deux temps :

- 1) L'épreuve du doute : la consigne est ici de lister ensemble nos certitudes et de chercher à les mettre en crise. Pour ce faire, il faut identifier les moyens de connaissance. Et vérifier qu'ils sont eux-mêmes absolument fiables.
- 2) On ne peut cependant vivre dans l'incertitude absolue. La deuxième phase consiste alors à chercher *ce qui est le plus certain*¹. Cette partie de l'exercice est en quelque sorte le « Robinson de la certitude » : comme dans le jeu de rôle où l'on se demande ce que l'on emmènerait avec soi si l'on était seul sur un île, il s'agit ici de se demander quelle certitude on emporterait avec soi. On examine ensuite les raisons de notre choix. Il est évidemment important d'avoir les meilleures raisons de garder cette certitude. ● Gaëlle Jeanmart

1. A ne lire qu'après avoir fait soi-même l'exercice... La certitude à laquelle arrive Descartes ? *Cogito [ergo] sum* (« Je pense [donc] je suis ») - il n'y avait pas d'*ergo* dans le texte original. Eh oui, c'est la certitude qui résiste même à l'hypothèse du Malin Génie : qu'il me trompe tant qu'il veut, si je doute, c'est que je pense et si je pense, c'est que je suis. CQFD. Il reste maintenant à rebâtir les sciences sur cette certitude. Mais ce sera pour une autre fois... Car c'est costaud, quand même !